



CETTE SEMAINE : Fernand Gregh, Léon-Paul Fargue, de l'Académie Mallarmé, Jules Bertaut, Général Niessel, Lucie Delarue-Mardrus, Léon Werth, Geneviève Tabouis.

8^e Année — N° 371

"MARIANNE" : 2 francs

Mercredi 29 Novembre 1939

MARIANNE

GRAND HEBDOMADAIRE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE ILLUSTRÉ
Rédaction, Administration : 44, av. des Champs-Élysées (Élysées 49-26) — Publicité : 1, bd Haussmann (Provence 18-35, 18-36)

PENSEZ
à ceux qui nous défendent
■
L'ennui est pour eux
un deuxième ennemi
Souscrivez à MARIANNE
un ou plusieurs abonnements
militaires spécialement créés
pour nos soldats au prix réduit
de 15 fr. pour trois mois et
28 fr. pour six mois.
Mandat ou Ch. Post. : 309.85.

Les étoiles sur la tranchée

par Fernand GREGH



Fernand Gregh

Ce soir, j'ai regardé dans un ciel noir, déblayé, les étoiles étincelantes, palpitantes, vives comme des poissons dans une nasse. Le vent brusque, et soudain moins froid, apportait dans ses rafales l'automne défaillant.

Elles luisent, ces étoiles, au-dessus de la ligne Maginot et des tranchées : du fond de son trou, tel guetteur voit celle-ci au-dessus de la motte de terre qui le défend de la mort, juste au ras, comme posée contre elle sans perspective. Elle étincelle pour lui comme pour moi. Dans l'incertitude tragique du destin, il n'a peut-être plus que quelques heures à vivre — et il voit ce ciel au-dessus de lui comme dans toutes les nuits ordinaires de sa vie, ce ciel splendide, ce ciel noir aussi, ce ciel qui fait pleurer d'extase et qui serre le cœur d'effroi.

Et ces étoiles ne lui disent de leur secret, rien de plus qu'aux autres soirs, elles qui savent la durée, elles qui ont vu Napoléon marquer Austerlitz sur sa carte, et César dessiner dans la cire de ses tablettes le premier projet des circonvallations d'Alésia.

Leur secret ? Elles n'ont peut-être pas de secret ; elles nous paraissent mystérieuses parce qu'elles sont belles dans les ténèbres, dans ces ténèbres dont nous avons peur depuis les premiers hommes et la forêt natale.

Elles n'ont rien à nous dire peut-être de plus qu'elles-mêmes, les étoiles ; peut-être sont-elles sans cause et sans but, étant parce qu'elles sont. Étranges, certes, et absurdes, comme le monde. Et pourtant, je scrute éperdument, à travers leurs dédales lumineux, l'incertain de la route que suit l'univers ; et je sens quelque chose de sacré lier dans l'ombre ces points sensibles, ces flammes tremblantes comme des âmes inquiètes, et les yeux presque aussi nombreux des hommes qui, demain peut-être, vont mourir.

Où, toutes les guerres que l'histoire recense, ces mêmes étoiles les ont vues ; la plus jeune était déjà si vieille quand les hommes ont commencé à se souvenir de la suite des générations ! Elles brillaient à travers les arbres de la forêt de Teutburg quand Varus y perdit ses légions, le Chariot pendait ainsi, précipité dans le ciel, avec la même inclinaison, quand Alexandre portait l'Hellénisme en Perse. Et à chacune de ces guerres, tel soir comme ce soir mêlé de vent et d'une lune légère, des soldats pris d'une courte gravité dans la dure vie puérile qui est celle des héros entre les batailles, rêvaient quelques instants à voir au-dessus de leur tête, dans un ciel aéré, luire ces grappes d'astres brillants.

(Voir suite page 2.)

CE QUE L'AMÉRIQUE PENSE DE LA GUERRE...

Qui obtiendra la victoire ?

Les Alliés

83 %

L'Allemagne

1 %

Sans opinion

16 %

Quelle doit être l'attitude des États-Unis ?

Se joindre immédiatement aux alliés

3 %

Intervenir ultérieurement

13 %

Favoriser les alliés

20 %

Approvisionner tous les belligérants

29 %

Non-intervention intégrale

25 %

S'allier à l'Allemagne

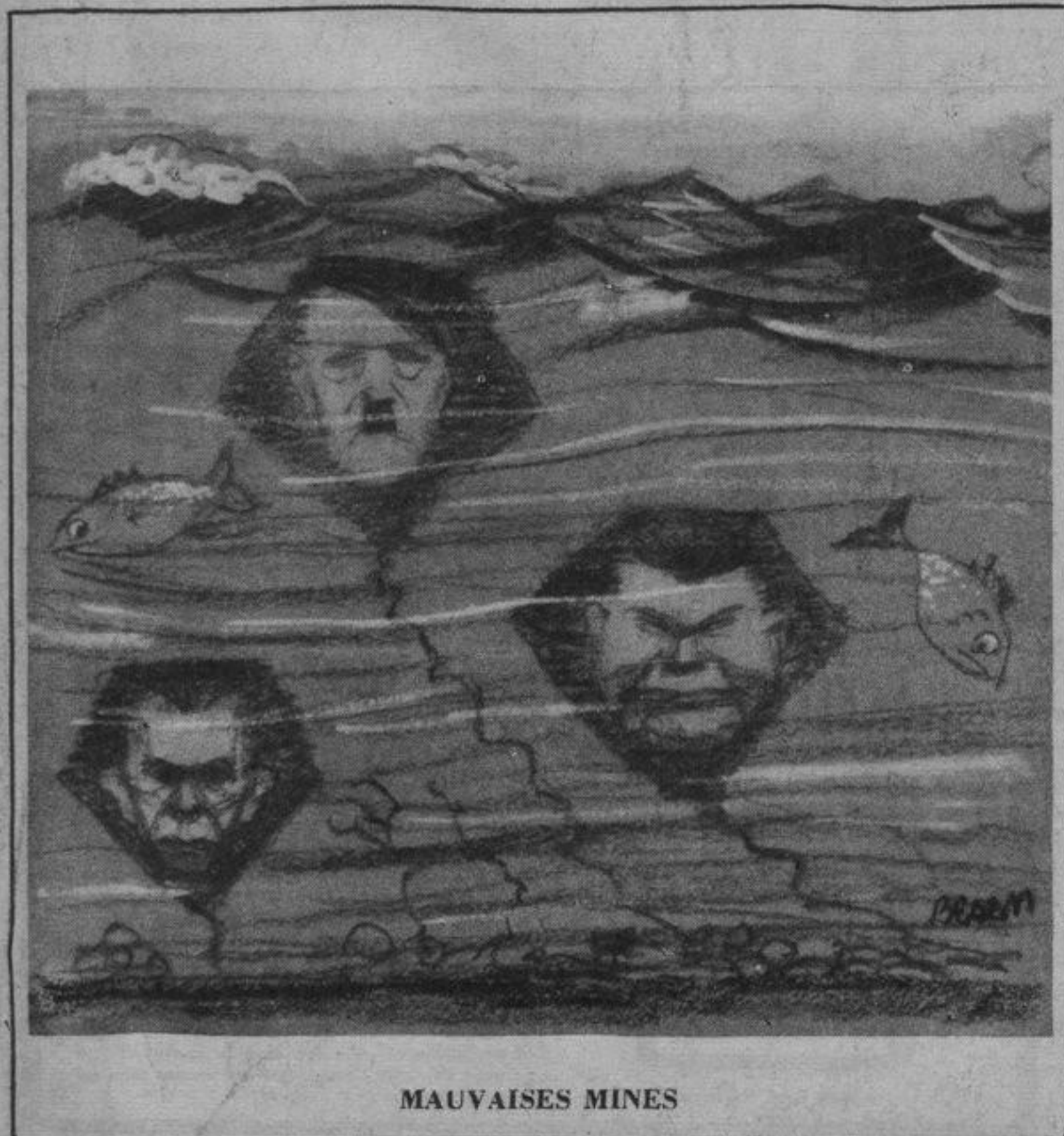
0 %

Sans opinion

9 %

UN HÉROS DE L'ESPIONNAGE

par Jules BERTAUT



MAUVAISES MINES

C'est une histoire extraordinaire dont, seule, l'Allemagne, vraie patrie de l'espionnage, pouvait fournir la trame et qui forme un étonnant film policier. Le héros s'appelle Stieber, c'est un Berlinois de naissance, doué d'un véritable génie en matière d'espionnage, qui commença à opérer vers le milieu du siècle dernier, mit à la disposition de sa patrie ses précieuses qualités, et, de degré en degré, parvint à occuper une place à la Fouché dans l'Empire allemand.

On trouve sa trace à partir de 1847. A cette époque, il a vingt-neuf ans, est inscrit au barreau de Berlin et est fort répandu dans la jeunesse libérale d'alors qui, aux approches du soulèvement de 1848, est toute traversée de frissons révolutionnaires, rêve de l'abolition des trônes et du soulèvement du prolétariat. Beau parleur, intelligent, avisé, Stieber trouve le moyen d'entrer en relations avec une honnête famille d'industriels silésiens, les frères Schoeffel, qui apprécient ses idées, son goût de l'initiative et l'attachent à leur maison. Notre homme y prend tout de suite une place importante, ne dissimulant pas ses opinions avancées, les étalant, au contraire, répandant la bonne parole parmi les ouvriers, les incitant sourdement à la révolte contre le pouvoir royal, finissant par conquérir à ses théories les patrons eux-mêmes, lesquels rêvent maintenant de l'affranchis-



Jules Bertaut

sement des prolétaires et de la fondation d'une bonne République allemande sur l'emplacement des trônes écroulés. Stieber est si séduisant que les Schoeffel voient d'un œil favorable la cour discrète qu'il fait à Hedwige, la fille de l'un d'eux, ravie à la pensée d'avoir pour gendre et neveu un garçon aux idées si généreuses.

Cependant, les événements se précipitent. Au lendemain de la révolution de 1848, un soulèvement d'importance se prépare à Berlin. Les Schoeffel sont dans l'affaire, comme bien on pense, leur maison devient un centre d'opposition et un dépôt d'armes y est même installé. Tout semble marcher à souhait jusqu'au jour où la police fait irruption dans l'usine, se saisit des directeurs et arrête tous les meneurs sur lesquels elle possède des fiches parfaitement rédigées par Stieber lui-même, agent provocateur. Ce dernier s'est enfui avec la fille de son patron, lequel est condamné à dix ans de détention dans une forteresse !

Ce premier exploit accompli, notre espion persévère dans sa besogne de basse police. Le voici réinstallé à Berlin dans son cabinet d'avocat, continuant de se mêler à la jeunesse révolutionnaire dont il s'est institué le défenseur devant les tribunaux.

(Voir suite page 2.)

Le cafard

par Léon-Paul FARGUE,
de l'Académie Mallarmé

Un danger sérieux menace Paris et peut-être aussi la province — j'en suis moins sûr cependant. Il faut au plus tôt le dépister, mettre au jour sa triste figure : un danger qu'on connaît bien et qu'on raisonne à tête froide n'en est déjà plus tout à fait un. Il arrive même qu'il ne pèse plus lourd. On croyait avoir affaire à un ennemi redoutable. Ce n'est qu'un fantôme, et l'épée qui le pourfend ne trouve qu'un léger crépon, ne trouve que le vide. Débarrassons-nous vite de celui-là, qui est trop pauvre de matière. Il en est tant d'autres aujourd'hui, qui en sont lourds... On sait déjà que je parle du cafard. « Je ne me plains pas, bien sûr... Mais, que voulez-vous, on ne fait rien, on s'ennuie... ça ne peut pas continuer plus longtemps... » Je commence à entendre souvent cette phrase, prononcée par des femmes, et même des hommes dont la voix sceptique, amolée par la nostalgie des catastrophes, paraît vouloir appeler sur leur tête le feu du ciel, la lèpre, l'épiphany et toutes les punitions dont parle la Bible.

Je leur réponds aujourd'hui : « Vous m'ennuyez, vous et votre ennui ! Il est aujourd'hui, plus que jamais, une faute contre le goût, contre le savoir-vivre et j'ajouterais : vous faites « démodé ».

○

Des journalistes du genre noir, avec quelque vraisemblance peut-être, mais les événements ne sont pas souvent vraisemblables, leur avaient prédit (je parle de ceux de l'arrière, de ceux que leur âge, leur sexe, ou, peut-être, quelque autre chance tiennent éloignés du front), leur avaient prédit qu'aux premiers jours de la guerre Paris serait bombardé, incendié, gazé, pulvérisé par ces méchants oiseaux noirs dont les ailes ne savent pas battre, mais dont le bec « crache la mort ». Ils se croyaient déjà, conformément à quelque anticipation d'Hollywood, errant au milieu des ruines fumantes, sans plus oser quitter le groin municipal, en proie au froid, à la faim, à la maladie, à la peur blanche des fins de monde. Les premiers jours, ils levaient les yeux vers un ciel trop clair pour présager rien de bon... Or deux mois de guerre ont passé et Paris est paisible comme mon coin de feu. Aucun avion, aucune bombe, aucune alerte même — aucune privation : Les Parisiens ont chaque matin, tout chauds, leur pain et leur journal, ces deux nourritures qui se cuisent la nuit, sans compter celles que déversent les Halles, toujours abondantes et magnifiques, comme un défi gaillard à la disette. Ils ont l'autobus au coin de la rue, le chauffage central, et, pour rêver le soir, en pressant un bouton, la boîte gonflée de tous les échos du monde...

Eh bien alors ? Je vous dis que votre ennui ne m'intéresse pas.

(Voir suite page 2.)



— Tu ne croyais pas si bien dire, Adolf !

AU THÉÂTRE DE LA MADELEINE

"FLORENCE"

de M. Sacha GUITRY

Elvire Popesco,
la brillante
interprète de
« Florence ».

M. SACHA GUITRY est le théâtre même. Il écrit, et tout s'ordonne pour la scène, en tire son principe, son existence, sa raison. Ses personnages sont visibles, pittoresques, en mouvement. Son dialogue a une aisance et une vie qui prennent toute leur valeur devant le public, dans le cadre éclairé et dans la salle obscure. Les pensées sont du théâtre, et le tour des répliques, et les aventures. Jamais on n'a vu une adaptation si parfaite, une métamorphose plus achevée du monde humain en un petit monde brillant, mobile et illusoire.

Nous voici dans cette salle de la Madeleine où nous avons accoutumé de le voir. Depuis des années, sa pièce donne le signal aux autres scènes, comme s'il était impatient de voir recommencer cette vie théâtrale, qui est sa vraie vie. Et pareillement cette année, en pleine guerre, il donne l'exemple. Un peu de musique et, sur la scène fermée, une voix qui crie de ne pas lever le rideau. Dans l'ouverture de ce rideau, M. Sacha Guitry paraît. Il excelle à ces dialogues avec la salle. Au XVIII^e siècle où ces annonces étaient d'usage, il aurait fait un excellent orateur. Et par cela aussi il retrouve cette tradition, dont je ne suis pas sûr qu'il ait fait une étude approfondie, mais dont il a si curieusement l'instinct.

Il paraît, un peu pâle, une lettre à la main. Cette lettre qu'on vient de lui remettre est d'une femme. Cette femme écrit qu'elle est dans la salle et qu'elle le tuera pendant la représentation. Cette idée est évidemment désagréable, mais l'incertitude du moment est plus désagréable encore. M. Guitry préférerait que l'exécution ait eu lieu tout de suite. Comme ces gens de théâtre sont nerveux !

Il nous prend à témoin, il croise les bras en attendant le coup mortel. La meurtrière est-elle là ? Une spectatrice se lève. Elle dit qu'elle se nomme Antoinette, mais nous avons tous reconnu l'accent rond et chantant de Mme Popesco. Mais enfin pourquoi Antoinette veut-elle tuer M. Guitry, je veux dire Michel ? Parce que Michel a écrit et joue lui-même une pièce sur leurs amours. Cette pièce, qu'il a appelée Florence, est jouée ce soir pour la première fois. Eh bien ? qu'Antoinette tire tout de suite ! Non, elle veut entendre la pièce. Elle ne tirera que quand elle commencera à s'ennuyer. Soit, dit Michel. Et la pièce commence.

Alors commence aussi une scène d'un comique excellent. A la troisième réplique, Antoinette, avec une ingénuité mêlée d'aplomb, se rappelant qu'elle a servi de modèle à la pièce, intervient dans le jeu. Ses protestations, ses réparties, le désarroi de Michel, qui tantôt joue et tantôt lui

répond, tout cela fait un très joli morceau où ne manquent pas les réflexions pleines d'humour sur les auteurs qui mettent leurs aventures en comédie. Enfin deux agents viennent cueillir Antoinette. Elle fait une sortie magnifique : « Allez, Messieurs », leur dit-elle et elle les suit. Mais à peine dans les couloirs, il faut penser qu'elle leur a échappé, car elle reparait sur la scène, pour la joie du public. On boucle enfin cette enragée et le premier acte peut s'achever.

Nous y avons appris que Michel va épouser une jolie personne qui s'appelle Christiane, et qui est en effet Mme Geneviève Guitry. Nous avons appris aussi que Christiane, tout en adorant Michel, avait un autre amant, qu'elle tenait à garder, pour avoir quelqu'un à tromper. En d'autres temps, cette déliresse eût peut-être fait un sujet. Mais le théâtre de M. Guitry fourmille de sujets et celui-ci va passer le reste dans le mouvement de cette farce à l'italienne. On ne sait jamais comment une comédie a été faite. Mais tout donne à parier que la première scène, la menace de mort, l'algare avec Antoinette, le dialogue de la scène à la salle est vraiment la première idée de l'ouvrage. Et maintenant cette pièce, ou plutôt cet imbroglio, si galement commencé, il n'y a plus qu'à l'agencer, ce qui va se faire avec beaucoup de prestesse. Michel avait quitté Antoinette il y a un an. Pourquoi l'avait-il quittée ? Parce qu'elle le trompait. Comment le savait-il ? Parce qu'il avait trouvé un billet doux dans le porte-cigares d'Antoinette. Seulement le porte-cigares n'était pas celui d'Antoinette. C'était celui, tout pareil, qu'il avait donné à sa propre sœur, Henriette. Antoinette ne l'a jamais trompé. Elle l'aime, qu'il la reprenne : c'est un excellent moyen de finir la comédie. Mais il devait épouser dans huit jours la petite Christiane. Il rompra ses fiançailles. Mais M. Guitry n'a pas voulu faire de peine à cette aimable personne. C'est pourquoi il a imaginé qu'elle avait un autre amant, qu'elle voulait garder. Et elle avait bien raison, puisqu'elle l'épousera à la fin. La pièce finira par deux mariages et le bonheur général. La tradition est la tradition.

Après la pièce, M. Guitry nous a montré un film qu'il avait composé en 1914, pour répondre aux intellectuels allemands et où il avait fait passer quelques-uns des hommes qu'il aimait le mieux : Rodin, France, Monet, Renoir, Antoine... Aujourd'hui cette évocation est extraordinairement émouvante.

Henry Bidou.

Dans le prochain numéro.

CARL LAEMMLE

Le prodigieux producteur de films internationaux.
L'un des fondateurs du cinéma américain.

Le créateur des plus célèbres vedettes mondiales.

publiera pour vous ses plus passionnants souvenirs :

"Comment j'ai découvert les stars"

LES COULISSES

Seul, sur un yacht.

Jean Cocteau, quittant le Ritz, s'est réfugié sur un yacht d'une amie (est-ce celui de Alice Cocea ?).

Le matin il se lève à 8 heures. De 9 heures à midi il travaille. L'après-midi il se relit et corrige, faisant passer ses phrases par son gueleiro, comme Flaubert.

Grâce à cette méthode, il a pu terminer un acte de *Prima Dona*, sa prochaine pièce.

Vous ne verrez plus...

La Bête Humaine, Les Bas-Fonds, Hôtel du Nord, La Maison du Maltais, Quai des Brumes...

Tendances populistes, disent ces messieurs de la... censure.

Même pas : Paix sur le Rhin ?

Vous voulez rire.

Je vous demande pardon. Et le Train de 8 heures 47 ?

Sortez, Monsieur.

Après vous, je vous en prie.

Les bons amis.

Le Professeur Mamlock est un film russe antinazi.

On le joue dans les casernes rouges. Cela on le sait.

Ce que l'on ne sait peut-être pas, c'est que l'on projette en ce moment, à Moscou, une bande intitulée : La Défaite de Frédéric.

La défaite ?... Celle de Frédéric de Prusse qui, après douze ans de guerre (1750-1762), dut s'avouer vaincu par les... Russes.

Les bijoux.

Elvire Popesco quittera bientôt le rôle de Florence de M. Sacha Guitry pour jouer le rôle d'Elvire, de M. Henry Bernstein.

Elle dinait au mois d'octobre dernier en grande compagnie, à Budapest.

Une dame richissime à côté d'elle : — Le prix de mes bijoux suffirait à acheter votre petite capitale... Imaginez-vous, ma chère, que j'ai une passion : nettoyer mes bijoux. Mes émeraudes je les trempe dans l'absin-

the, mes perles dans du gin, mes topazes dans du champagne...

— Oh ! moi, dit Elvire Popesco, lorsque mes bijoux sont sales, je les jette par la... fenêtre.

La censure.

Les concours d'entrée au Conservatoire sont terminés.

Beaucoup d'appelés et peu d'élus.

L'on consulte les listes.

— Mince ! mon nom n'y est pas.

— T'inquiète pas, c'est la censure !

Un jour à Notre-Dame...

Etienne Girardot était l'acteur le plus âgé du monde.

C'est sans doute pour cela qu'il vient de mourir.

Il avait 83 ans.

Il tournait le rôle du Bossu de Notre-Dame.

Au mois de juin dernier il était venu en France dans le but de visiter la cathédrale.

Alors qu'il était seul sur le sommet de la tour, il lui vint l'idée de répéter son rôle. Un groupe d'enfants monta... et descendit en toute hâte.

L'acteur n'avait rien vu tant il mettait d'ardeur à son jeu.

G. Higgins.

En d'autres temps, c'eût été une fête dans les milieux de la politique et de la Radio. En raison des circonstances, ce n'a été qu'une cérémonie intime. Une réunion amicale où étaient présents deux ministres.

C'est il y a quelques jours : un sergent-pilote aviateur se mariait avec la petite-fille d'un des fondateurs du mouvement ouvrier, M. Marcel Bleustein, administrateur-délégué du poste Radio-Cité et président délégué de la Société Publi-

cis, dont M. Pomaret était le témoin, vient donc d'épouser Mlle Sophie Vaillant, fille de Mme et du Dr Jacques Vaillant, petite-fille d'Edouard Vaillant, M. Georges Mandel était le témoin de la mariée.

Evénement parisien qui, tout de même, garda son caractère, malgré l'intimité.

LA MUSIQUE

Premiers spectacles à l'Opéra

AINSI l'Opéra, à son tour, vient d'entrouvrir ses portes. Une belle soirée de « gala », pour commencer, au bénéfice d'une œuvre dont l'appel a été entendu aussitôt par un public ému et ardent. Et maintenant, chaque semaine, des spectacles réguliers qui réuniront, pour tous ses fidèles Parisiens, les meilleurs interprètes d'une musique dont on semble avoir compris la nécessité.

A l'Opéra, comme à l'Opéra-Comique, comme à ces concerts qu'a eu, au Conservatoire, le courage de tenter M. Charles Münch, on a pu voir se rendre, dès les premiers jours, des auditeurs enchantés de retrouver là — dans le pire moment — quelques heures d'abandon et de confiance où on aurait bien tort de chercher je ne sais trop quelle coupable frivolité.

Il était tentant, sans doute, pour tels chroniqueurs en mal de vertu, de nous dicter maintenant, de leurs paisibles bureaux, les sévères consignes où ils prétendaient refléter un illusoire « esprit de guerre ». Comment aurions-nous oublié notre joie d'autrefois, lorsque la bonne fortune d'une permission nous permettait d'assister à quelque exécution où nous retrouvions alors les chefs-d'œuvre de nos maîtres les plus chers ?... Jamais, assurément, leurs bienfaits ne nous furent davantage sensibles !... Un chroniqueur nous retraçait l'autre jour, avec complaisance, un petit tableau dont l'exemple lui paraissait péremptoire. Autour d'un poste de radio, une famille écoutait, nous disait-il, les commentaires de quelque speaker. Après quoi commençait une page de Bach ou de Mozart. « Ah ! non, pas cela ! », s'exclamait une auditrice indignée, qui tournait aussitôt le bouton de l'appareil... La meilleure réponse est vite venue à cette sorte de littérature. De tous nos amis mobilisés, pour commencer, qui réclament de la musique — et avant tout de la musique. De tous ceux, ensuite, qui restent encore chez eux savent la valeur et la qualité d'un art dont on ne nous démontrera pas aisément qu'il est soudain devenu le plus futile amusement...

Là-dessus, les succès des tentatives dont j'ai à vous parler maintenant prend une clarté bien significative. Je ne crois pas qu'il soit désormais utile d'insister sur un point qu'il était pourtant honnête de préciser. D'autre part, je vous avais signalé sans attendre plus longtemps ce qui, dans la réouverture de l'Opéra, aurait été décevant. On nous avait inquiétés avec un communiqué assez maladroit. Il conseillait aux spectateurs une « tenue de soirée » à mon sens fort inopportune... On a eu l'esprit de renoncer à une élégance vestimentaire qui n'a rien à faire avec notre temps. Et cela nous permettra d'applaudir librement à ce que tentera désormais notre Opéra.

Nous savons ce qu'un musicien comme M. Philippe Gaubert, ce qu'un directeur comme M. Rouché sont capables d'entreprendre et de réussir. Aujourd'hui encore plus qu'hier leur programme doit être largement établi et réalisé avec toute l'autorité nécessaire. Un public l'exige, qui sera heureux de soutenir, avec eux, l'art et les artistes français. Public d'une ampleur qu'il ne faut pas dissimuler : la plupart des spectacles qui vont nous être offerts, on imagine en effet qu'ils seront en même temps diffusés ! Intelligemment conçus, interprétés comme ils le peuvent et l'exigent, quels témoignages porteront-ils à travers notre pays, et par delà ses frontières, de la qualité et de la compréhension des chanteurs et de l'orchestre que nous avons la chance de réunir.

Une fois de plus, supplions les services compétents de notre radio d'accomplir, de leur côté, tout l'effort indispensable. On ne le sait que trop, on n'a eu que trop d'occasions de s'en apercevoir : le problème est tout différent qui consiste à retransmettre avec bonheur l'audition d'un « studio » soigneusement équipé et celle d'une salle de théâtre ou de concert... A l'Opéra, comme à l'Opéra-Comique ou comme au Conservatoire, un microphone placé plus ou moins au hasard ne suffit point. Et la plus grande vigilance sera toujours nécessaire chez les techniciens auxquels, jusqu'à maintenant, on a accordé une confiance que l'exemple, hélas ! ne justifie pas assez souvent.

Bien sûr, telle des séances que dirige à Rennes M. Ingelbrecht nous parvient avec la plus satisfaisante clarté. Mais pourquoi n'en serait-il pas de même lorsqu'on prétend nous offrir une représentation, par ailleurs quelquefois excellente, de l'un de nos théâtres lyriques ? Il est désolant d'en percevoir seulement quelques fragments, au petit bonheur d'un « micro » qui capte soudain, à un point favorable de la scène ou de la fosse d'orchestre, une voix jusqu'alors confuse ou déformée et un groupe d'instruments brusquement sonores et expressifs à souhait ! Répétons-le : il n'y a rien de honteux à comparer, à ce propos, ce qui n'a pas encore été fait, chez nous, avec ce qui est depuis longtemps parfaitement équilibré et réussi chez nos voisins...

Rien n'autorise plus longtemps une infériorité consternante. Et jamais meilleure occasion ne s'est présentée. Je veux m'assurer que demain verra s'accomplir enfin ce qu'avent tant de raisons désirent tous ceux qui donnent à nos artistes leur juste place. L'Opéra n'a offert, cette fois, le meilleur prétexte pour redire là-dessus telles vérités à propos desquelles il est permis de penser que tout le monde s'accordera.

On me pardonnera d'avoir insisté sur un sujet dont la gravité est visible. Mieux valait certainement risquer de se répéter que se taire — et laisser faire.

Georges Auric.



Linda Darnell, la nouvelle vedette américaine, interprète du film « Hôtel pour femmes », présenté hier au bénéfice de l'Œuvre des enfants évacués de Paris.

CONFERENCES

Réouverture des Conférences
UNIVERSITÉ DES ANNALES
2 h. 45
au Cercle Militaire, 8, place St-Augustin

29 Novembre
Souvenirs d'un Ancien Ami
de l'Allemagne
par M. GEORGES DUHAMEL
de l'Acad. fr.

30 Novembre
L'Art et la Poésie
par M. PAUL VALÉRY
de l'Acad. fr.
M. PANZERA chantera

Poèmes par Mme Mary BELL
Abonnements et tickets au
Secrétariat, 2, rue de Penthièvre
Tél. Anjou 13-35

CONFÉRENCIA
publie toutes les Conférences



GEORGES KAPLAN

présente "PRESAGE", manteau très élégant en MOUTON CASTOR qu'il exécute au prix de fr. 2.800

PRIX AVANTAGEUX MAINTENUS SUR SES STOCKS
AU RENARD D'ALASKA 15, rue Fontaine - PARIS

